

# -Criminologie des populations marginalisées-

## Plan du cours du 5 février 2009

### Cours 1 : INTRODUCTION : les questions posées tout au long du cours

#### I. QUELQUES PRÉCISIONS SUR L'INTITULÉ DU COURS.

##### **1. De la « Psychologie des populations socialement déviantes » à la « Criminologie des populations marginalisées »**

Justification et contextes sociaux de l'évolution de l'intitulé.

##### **2. Un peu d'épistémologie...** ou une réflexion sur « comment est-ce que j'analyse un phénomène social » comme le crime ou la marginalité...

approche positiviste

approche constructiviste

##### **3. Exemple : l'évolution de la criminologie et de l'analyse du crime**

#### II. LES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE PENSER A-PRIORI UN LIEN ENTRE LA NOTION DE « CRIME » ET LA NOTION DE « MARGINALITÉ »

##### **1. La nécessité d'une approche complexe**

A. *Le sens commun : limites du lien causal simpliste*

B. *L'approche de la réaction sociale*

« Etiquette » déviante et relégation

Criminalisation différentielle selon les publics

Marginalisation suite à l'intervention de justice

Justice et amplification de l'exclusion

C. *Une prise en compte des victimes*

D. *Ouverture à des perspectives non causales*

Perspective fonctionnaliste : l'utilité sociale du crime (Marx) ; l'utilité sociale de la pauvreté (Simmel) ; l'utilité sociale de la criminalisation de la pauvreté (Wacquant).

##### **2. La dimension résolument politique de ces questions**

A. *Champ de recherche vs champ d'action politique*

B. *Les glissements contemporains : politiques sociales et politiques sécuritaires*

Avoir un intérêt pour l'actualité et connaître les modèles de base en science sociale.

Objectif du cours : introduire à l'analyse du crime et de la marginalité et plus particulièrement introduire l'idée qu'il y a une relation complexe entre la marginalité et la délinquance (et la déviance).

Mais comment penser la complexité ? Quels sont les outils théoriques que l'on va utiliser ?

On va analyser des perspectives théoriques, excursus dans l'histoire, on va parfois faire des détours par la sociologie et le droit. On va aussi aborder la théorie au travers d'expériences de vie, à travers des récits (réels ou de fiction), comment interviennent les professionnels ?

Pour l'examen il faut aller se documenter et lire les articles donnés en référence sur I campus. L'examen est oral en deux volets : 1) les concepts théoriques vus au cours. (Exemple : point fort ou faible de tel auteur, comparer tel auteur à tel autre) 2) question de recherche préparée à l'avance. Analyser un phénomène d'actualité. Capacité de mettre en lien ce qu'on a vu en théorie et le sujet, originalité du sujet (angle d'approche), mobiliser des références bibliographiques nouvelles (10 à 15 min pour la présentation).

Référence : faculté de droit : C157 [marie-sophie.devresse@uclouvain.be](mailto:marie-sophie.devresse@uclouvain.be) (Seulement si problème majeur). Lundi permanence.

**Criminologie des populations marginalisées** = si on fait un tour dans l'histoire, quand ce cours a été créé dans les années 70 son nom était psychologie des populations spécialement déviante. Que signifie-t-il ? Psychologie sous tend le fait de creuser du côté de leur individualité. Déviante : caractéristiques propres à ces personnes. Dès quelles seraient les caractéristiques psychologiques de ces individus qui feraient qu'ils ne sont pas dans le système, ils ne s'en sortent pas. On veut donc étudier la différence. Pourquoi créer ce cours dans les années 70 et pourquoi dans cette optique de la différence ? Succession à la période des 30 glorieuses, période florissante. Quand on a mis en place le système de protection sociale, certaines personnes restaient toujours en dehors du système. Comment dans une période de reconstruction d'après guerre on se retrouve avec des populations à la marge, pauvres. On s'est posé la question de leur anormalité. La question de la pauvreté a commencé à interroger beaucoup. Des personnes se sont mobilisées : Abbé Pierre, ATD quart monde ([Joseph Wresinski](#)). En 1974, un fonctionnaire français qui avait travaillé en tant que secrétaire d'Etat en France et avait travaillé aux affaires sociales. Il publie un bouquin qui n'est pas hyper théorique et il va avoir des retentissements. Le livre se nomme « les exclus, un français sur 10 ». Il s'appelle René Lenoir. Son analyse va frapper et on va donc s'interroger et cela va s'ériger en champ théorique de recherche.

**Pourquoi criminologie des populations marginalisées** : criminologie car cela fait partie du cursus en criminologie. Des populations marginalisées : on n'est plus dans l'idée d'une psychologie de populations déviantes mais elles font l'objet d'une marginalisation et ne sont pas elles-mêmes dotées de caractéristiques particulières qui les rendent marginales.

**Quel l'angle de vue sur le phénomène ?**

Il ne s'agit pas d'un public qui possède intrinsèquement une qualité particulière, ils font l'objet de marginalisation. Cette distinction est importante parce qu'elle renvoie à de l'épistémologie. Théorie de la connaissance : comment s'y prendre pour analyser une question ?

Entre les deux intitulés il y a une épistémologie différente.

**Excursus : différence épistémologique majeure en science sociale =** différence entre une approche positiviste ou une approche constructiviste des phénomènes sociaux.

Positiviste : Auguste Comte : aborder les phénomènes sociaux comme s'il s'agissait de données objectives. C'est une donnée que j'observe de l'extérieur (microscope : je mets un insecte devant mon objectif et je l'observe de l'extérieur) indépendamment de ma propre subjectivité. Je suis extérieure à l'objet que j'observe. Idée majeure de Durkheim : on observe les phénomènes sociaux comme des choses.

Constructiviste : On attribue cela à Berger et Luckman (construction sociale de la réalité). On envisage le phénomène comme un phénomène construit. Il se construit de manière permanente. On n'observe pas les caractéristiques objectivables mais on observe le processus de construction. L'observateur peut donc être partie prenante à l'observation. Sa subjectivité entre donc en ligne de compte.

Ex : recherche sur les politiques publiques dans le cadre de sécurité. Dans les textes politiques on disait que ces cadres étaient établis pour les populations menacées contre les populations menaçantes. L'enjeu de la recherche sur ces principes est la recherche sur la construction de cette idée de menace. Le fait de les définir comme tel, contribue à la définition.

Une posture n'est pas meilleure qu'une autre. Quand on fait du quantitatif, l'approche positiviste est utile.

Ex : profil socio démographique des détenus dans les prisons belges. C'est positiviste car on caractérise le détenu en l'observant de l'extérieur.

Ex2 : la féminité. On peut définir la femme par ses caractéristiques ou par ses différences par rapport à l'homme. Simone De Beauvoir a dit qu'on ne naît pas femme, on le devient. Il y a des statuts sociaux attribués aux femmes, on leur enseigne des comportements particuliers. La femme est un phénomène construit (approche constructiviste).

Aux Usa, on développe les études de genre. On commence à le développer chez nous. C'est une étude nécessaire pour déterminer comment on aboutit à dire que telle ou telle est différente parce que telle ou telle caractéristique.

### **Application de ces différences épistémologiques au crime ?**

Qu'est ce que Marc Dutroux a intrinsèquement en lui comme différence ? Le crime est quelque chose de construit. On a une réaction sociale qui se met en œuvre. Le crime est défini comme déviant. C'est cela qui amène à considérer ce comportement comme un crime. Il faut aussi analyser la réaction sociale que ce comportement engendre.

Ex : assassinat. Le criminel est-il différent de nous ?

### **Deux concepts : Crime & Marginalité**

La marginalité cause le crime c'est la première chose qui vient à l'esprit. Beaucoup de politiques publiques sont organisées sur cette thématique. Cela signifierait alors qu'il suffirait de supprimer les pauvres afin d'éviter le crime. L'association causale est trop simpliste. Si on se positionne du côté de la réaction sociale et qu'on essaye de se dire pourquoi certains actes sont définis comme déviants. Il y a des différenciations entre les crimes et la manière dont on les pénalise. Accordé une punition ou non c'est un choix politique. Pourquoi on considère que maintenant la criminalité financière et économique de manière plus importante ? Avant ce n'était pas de la délinquance. A quel moment on définit ? Qui est défini ? Qu'est ce qu'on définit ?

Ex : on est dans une période de crise, il y aura plus de détenus.

Certains actes sont davantage définis comme déviant plutôt que d'autres. La simple définition de quelque chose comme être déviant peut être problématique.

Ex : homosexualité

Le fait de le considérer comme déviant, n'est ce pas cela qui crée la criminalité. La déviance ne crée pas la marginalisation.

Quels sont les comportements déviants et les comportements de qui ?

Le fait même d'imposer l'idée de déviance à certaines conduites crée la marginalité.

Est-ce que l'intervention de la justice pénale ne crée-t-elle pas elle-même la marginalité ? J'ai un accident de voiture parce que je bois et je tue quelqu'un, je

me retrouve en prison et je suis marquée à vie par mon casier judiciaire. Roman la lettre écarlate.

Parfois l'intervention de la justice amplifie la criminalité : ce n'est pas une remontée dans la vie sociale.

Ce sont les catégories les plus marginalisées qui sont le plus souvent victimes.

Ex : le viol. Les personnes qui subissent un viol sont des prostituées le plus souvent.

Quand on a subi une atteinte, on fait l'objet de marginalisation.

Le phénomène peut donc être analysé dans les deux sens. On reste malgré dans des perspectives causales. Définition du déviant, cause, marginalité.

### **D'autres approches existent qui ne sont pas causalistes**

Marx fait une thèse sur l'utilité du crime. Il a une utilité sociale. Son approche est fonctionnaliste. Il y a une fonction sociale à la pauvreté. Il y a même une fonction sociale de la criminalisation de la pauvreté. Ce texte dit des choses simples. Il dit qu'heureusement que le criminel existe parce qu'il permet de distinguer le bien du mal, permet de créer de l'emploi, créer des institutions, ...

Théoricien : Loïc Wakhan : modalité de criminalisation de la pauvreté aux USA. Il y a une industrie privée qui se crée sur base de la criminalité.

### **Danger qu'il y a de rentrer dans cette association causale simpliste :**

En même temps, on peut les analyser comme un champ d'étude théorique mais c'est aussi un champ d'intervention. Il existe des politiques criminelles qui gèrent la criminalité et des politiques sociales qui gèrent la pauvreté.

Envisager le criminel comme étant un individu différent ne met pas en place le même type de politique que si j'observe son environnement et la manière avec laquelle il commet le crime.

On a travaillé à des politiques de lutte contre la pauvreté, la marginalité, l'exclusion pendant tout un temps. On essayait de rétablir l'égalité entre les individus. Beaucoup de théoriciens constatent qu'on est de plus en plus dans une société d'incertitude : progrès technologiques, complexité de la société etc. actuellement, la grande question sociale, c'est l'insécurité alors qu'autrefois c'était la pauvreté. En termes de politiques sociales, on en a de plus en plus axée sur la lutte contre l'insécurité. Les politiques publiques partent de cette association causale alors qu'elle n'est pas la seule explication.

Ex : travailleur social qui fait une conférence. Il travaillait dans une maison de jeunes et il disait qu'il faisait du travail social mais l'objectif était que les jeunes se reprennent en main et aient une nouvelle existence sociale. Tant mieux si accessoirement je participe au fait qu'il y ait moins de délinquance mais je ne travaille pas uniquement pour améliorer la situation des autres en supprimant la délinquance, je veux surtout les aider eux.

**Bibliographie pour approfondir le cours du 2009-02-05**

BECKER H. S. (1985), *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié. (FC 511 / A1)

BERGER P. & LUCKMANN Th. (1996), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Arman Colin. (DRT FC 113 BERGE)

CARTUYVELS Y. & MARY Ph. (2002), « Politiques de sécurité en Belgique. Les limites d'une approche de proximité », *Déviance et société*, vol. 26, n°1, pp. 43-60. (ok PDF)

CORCUFF Ph. (1995), *Les nouvelles sociologies, constructions de la réalité sociale*, Paris, Nathan. (HM 55 C 131194 – BSPO)

DE BEAUVOIR S. (1949), *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard. (DRT BU 3311)

**ROBERT Ph. (1981), « De la criminologie de la réaction sociale à une sociologie pénale », *Année Sociologique*, pp. 253-283.**

**ROBERT Ph. (1973), « La sociologie entre la criminologie du passage à l'acte et une criminologie de la réaction sociale », *Année Sociologique*, vol. XXIV, pp. 441-504.**

Karl MARX (1818-1883)

(1905-1910)

“Bénéfices secondaires  
*du crime*”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

à partir de l'article de :

Karl Marx, "Bénéfices secondaires du crime". Un article publié dans *Déviance et criminalité*. Textes réunis par Denis Szabo avec la collaboration d'André Normandeau, pp. 84-85. Paris: Librairie Armand Colin, 1970, 378 pp. Collection U2.

Source: *Theorien über den mehrwert*, vol. I, pp. 385-387, éd. par Karl KAUTSKY, 1905-1910. Traduit par André Normandeau.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

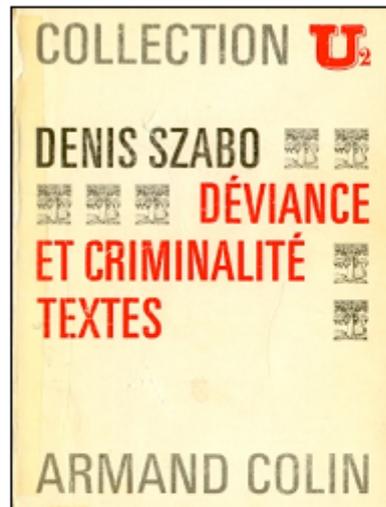
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8,5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 14 mai 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Karl Marx (1813-1883)

“Bénéfices secondaires du crime” (1905-1910)



Un article publié dans **Déviante et criminalité**. Textes réunis par Denis Szabo avec la collaboration d'André Normandeau, pp. 84-85. Paris: Librairie Armand Colin, 1970, 378 pp. Collection U2.

Source: *Theorien über den mehrwert*, vol. I, pp. 385-387, éd. par Karl KAUTSKY, 1905-1910. Traduit par André Normandeau.

Karl Marx,

**“Bénéfices secondaires du crime”.**

Un article publié dans *Déviance et criminalité*. Textes réunis par Denis Szabo avec la collaboration d'André Normandeau, pp. 84-85. Paris: Librairie Armand Colin, 1970, 378 pp. Collection U2.

Source: *Theorien über den mehrwert*, vol. I, pp. 385-387, éd. par Karl KAUTSKY, 1905-1910. Traduit par André Normandeau.

*Non seulement le crime est normal, mais il est facile de prouver qu'il a bien des utilités.*

Un philosophe produit des idées, un poète des vers, un curé des sermons, un professeur des bouquins, etc. Un criminel produit la criminalité. Mais si les liens entre cette branche soi-disant criminelle de la production et toute l'activité productrice de la société sont examinés de plus près, nous sommes forcés d'abandonner un certain nombre de préjugés. Le criminel produit non seulement la criminalité mais aussi la loi criminelle ; il produit le professeur qui donne des cours au sujet de la loi criminelle et de la criminalité, et même l'inévitable livre de base dans lequel le professeur présente ses idées et qui est une marchandise sur le marché. Il en résulte un accroissement des biens matériels, sans compter le plaisir qu'en retire l'auteur dudit livre.

De plus, le criminel produit tout l'appareil policier ainsi que de l'administration de la justice, détectives, juges, jurys, etc., et toutes ces professions différentes, qui constituent autant de catégories dans la division sociale du travail, développent des habiletés diverses au sujet de l'esprit humain, créent de nouveaux besoins et de nouveaux moyens de les satisfaire. La torture elle-même a permis l'invention de techniques fort ingénieuses, employant une foule d'honnêtes travailleurs dans la production de ces instruments.

Le criminel produit une impression tantôt morale, tantôt tragique, et rend un « service » en piquant au vif les sentiments moraux et esthétiques du public. Il ne produit pas seulement les livres de droit criminel, la loi criminelle elle-même, et ainsi les législateurs, mais aussi l'art, la littérature, les romans et les drames tragiques dont le thème est la criminalité, tel que *Cedipe et Richard III, ou Le Voleur* de Schiller, etc. Le criminel interrompt la monotonie et la sécurité de la vie bourgeoise. Il la protège ainsi contre la stagnation et fait émerger cette tension à fleur de peau, cette mobilité de l'esprit sans lesquelles le stimulus de la compétition elle-même serait fort mince. Il donne ainsi une nouvelle impulsion aux forces productrices. Le crime enlève du marché du travail une portion excédentaire de la population, diminue la compétition entre travailleurs, et jusqu'à une certaine limite met un frein à la diminution des salaires, et la guerre contre le crime, de son côté, absorbe une autre partie de cette même population. Le criminel apparaît ainsi comme une de ces « forces équilibrantes » naturelles qui établissent une juste balance et ouvrent la porte à plusieurs occupations soi-disant « utiles ».

L'influence du criminel sur le développement des forces productrices peut être détaillée. Est-ce que le métier de serrurier aurait atteint un tel degré de perfection s'il n'y avait pas eu de voleurs ? Est-ce que la fabrication des chèques bancaires aurait atteint un tel degré d'excellence s'il n'y avait pas eu d'escrocs ? Est-ce que le microscope aurait pénétré avec autant d'efficacité le monde commercial de tous les jours s'il n'y avait pas eu de faux-monnayeurs ? Le développement de la chimie appliquée n'est-il pas dû autant à la falsification des marchandises et aux tentatives pour y remédier, qu'aux efforts productifs honnêtes ? Le crime, par le développement sans fin de nouveaux moyens d'attaquer la propriété, a forcé l'invention de nouveaux moyens de défense, et ses effets productifs sont aussi grands que ceux des grèves par rapport à l'invention des machines industrielles.

Laissant le domaine du crime privé, y aurait-il un marché mondial, est-ce que les nations même existeraient s'il n'y avait pas eu de crimes nationaux ? L'arbre du mal n'est-il pas aussi l'arbre du savoir depuis le temps d'Adam ? Le jour où le Mal disparaîtra, la Société en serait gâtée, si même elle ne disparaît pas !

## Plan du cours du 12 février 2009

### Cours 2 : Les vocabulaires de l'exclusion

#### I. LE CONCEPT D'INEGALITE ET SES DÉRIVÉS

**1. Des concepts évolutifs, en phase avec l'état de la société** (conception à dominante chronologique)

Pauvreté – Marginalité- Marginalité revendiquée – Handicap social – Inadaptation sociale – Exclusion – Pauvreté au travail

**2. Des concepts qui renvoient à la façon de définir les problèmes à traiter** (conception à dominante géographique)

□ Trois ensembles historiques et culturels (voir article de D. Fassin):

A. *L'opposition centre/périphérie : La « Marginalidad » d'Amérique latine ;*

B. *L'opposition haut/bas : « l'Underclass », des Etats-Unis (K. G. Myrdal – W. J. Wilson);*

C. *L'opposition dedans/dehors : l'exclusion en France.*

**3. L'analyse en termes de pauvreté : son intérêt et ses limites**

A. *La mesure de la pauvreté*

- l'approche monétaire
- l'approche subjective
- l'approche par les conditions de vie (P. Townsend)

B. *Les théories de la reproduction de la pauvreté*

- l'interprétation culturaliste (facteurs internes) (O. Lewis)
- l'interprétation par des facteurs structurels (facteurs externes) (A. Leeds)

C. *Les formes sociales de la pauvreté*

- Situation dans les rapports avec le reste de la société (G. Simmel)

**4. Le choix du terme générique d'exclusion**

A. *Entrée dans le sujet par la typologie (R. Lenoir)*

B. *Evolution du concept : la fracture sociale*

C. *Une critique de la fracture sociale : la « nouvelle question sociale » (P. Rosenvallon)*

D. *L'exclusion : un concept conflictuel (S. Paugam vs M. Messu)*

**5. Les usages de l'exclusion (Frétigné)**

A. *L'usage politique*

B. *L'usage militant*

C. *L'usage journalistique*

D. *L'usage économique*

E. *L'usage « récréatif »*

Résumé premier cours: comment se positionner par rapport aux objets d'études ? Et puis on a fait un topo sur les rapports entre marginalité et déviance. Par rapport à ce que le sens commun prévoit, la relation est relativement simpliste et limitée.

Il ne faut pas être focalisé sur cette relation dès le départ. Il faudrait laisser cette comparaison et plus se focaliser sur le phénomène d'exclusion.

#### **Vocabulaire de l'exclusion**

Il y a différents mots pour exprimer l'exclusion. Derrière ce mot « vocabulaire » se cache l'approche que l'on va adopter pour aborder ce phénomène.

Quand on parle de marginalité c'est une question d'inégalité qui se pose. L'inégalité entre les individus peut se mesurer à plusieurs égards. Les manières de penser les inégalités évoluent dans le temps et dans l'espace. On ne va pas toujours parler de la même chose. Quand on fait un aperçu de la littérature, on se rend compte que selon les époques on ne parle pas des phénomènes de la même façon.

La pauvreté d'aujourd'hui n'a rien de commun avec ce qu'on connaissait au XIXème. Au XIXe c'est la question de la pauvreté qui se pose et cette notion est pensée à travers l'idée que le manque de ressource des individus et en particuliers les ressources matérielles. Cela à avoir avec le développement industriel et la création des catégories ouvrières,...

On va s'arrêter à la pauvreté pendant un instant. La pauvreté renvoie plus aux revenus et aux ressources. Le paupérisme (pauvreté) est un concept qui va dominer la littérature certainement jusqu'au milieu du XXe siècle.

Dans la situation d'après guerre, on est dans une situation de reconstruction. La question des revenus va être moins le pont focal parce qu'elle se pose moins. On est dans une situation de relance, en situation où l'état providence est efficace et donc cette notion de pauvreté va devenir d'avantage une question de marginalité. La question est moins centrale parce qu'on est dans une période de relance. La notion de marginalité va apparaître.

Dans les années 60, il va y avoir une explosion de ce concept de marginal dans la mesure où les années 60 vont être des années de libération de la jeunesse. Quand on parle de marginal, on parle de marginal revendiqué, un individu qui se situe à la marge de manière volontaire. Et on ne pense pas au marginal d'après guerre. Ce sont les gens qui se revendiquent à la marge. C'est une volonté de vivre à part, c'est plus une contestation sociale, d'une insoumission. Ils font parfois des choix de vie où ils vivent avec peu de moyens.

Le fait de voir apparaître le concept de marginalité revendiqué va permettre de penser autrement la différence et la marge. On parlait jusque là d'une inaptitude, d'une pauvreté sur laquelle on n'a pas d'impact. On voit le concept dans la manière avec laquelle on pense l'individu. Il en fait le choix, donc on voit la marginalité de manière très différente. Dans nos discussions au café du commerce (au quotidien), la question du choix de l'individu est souvent au cœur de la question. Par exemple le choix des chômeurs de ne pas travailler.

C'est quelque chose qui va aussi occuper les sociologues et les analystes parce que la question sera : quelle est la marge de manœuvre de l'individu ? Où bien on en est au point de dire que c'est de sa faute. On va voir que cette tension va être forte dans les domaines qui nous occupent. Il y a des oppositions théoriques et analytiques sur cette base.

Quand cette notion apparaît, elle introduit la notion de choix et la question se pose de savoir si le choix peut s'adapter à toutes les marginalités.

On constate historiquement que l'on ne considère pas la marginalité de la même manière quand on est en phase de croissance économique. On se rend compte que c'est davantage dans les périodes de récession, on pense plus la marginalité comme individuelle, dans le cas contraire on le pense plus comme en dehors des individus.

Après les années 60, va apparaître la notion d'handicapés sociaux. Cette notion va être controversée. A travers le handicap, on veut parler d'un déficit dont peut parler un individu. Cette notion de handicap va focaliser sur la notion de déficit, de manque qui socialement ne lui permet pas cette intégration. On parle aussi d'inadaptation sociale. On parlait même d'enfance inadaptée. Cela a une importance parce que parler d'inadaptation sociale va permettre de parler d'inadaptation. On va donc repenser les politiques sociales pour combler ces déficits. Quand on parle de marge, on n'en peut rien faire, ils sont à la marge, mais on ne peut rien y faire. Tandis qu'en parlant d'handicap, on peut agir, on est dans un contexte d'état providence,... L'état peut alors intervenir, on voit un modèle de solution qui pourrait se mettre en place.

Un fonctionnaire d'état français Lenoir parle des exclus et dit « les exclus, un Français sur 10 ». Il a donc imposé ce concept-là, sans le vouloir parce qu'il parle plus d'inadaptation mais son titre à marquer. L'idée d'exclusion a un impact encore plus fort parce qu'il renvoie à un processus. Le handicap social est encore une défaillance chez l'individu mais l'exclusion, il n'est plus acteur, il n'est plus objet.

L'ensemble de ces conceptions continuent d'exister. Parler de pauvres a toujours son sens. On va voir pourquoi ce n'est pas le meilleur concept pour fourrer toutes les autres notions derrière. En parlant d'exclusion sociale, cela veut dire que même en période de croissance économique, il peut y avoir des exclus. On va peut-être expliquer l'exclusion par la croissance économique qui est une perspective plus cynique mais qui est nouvelle. Le progrès laisse en plan les moins forts.

Dans les 10 années à venir, un auteur comme Loïc Waquan a écrit un livre qui s'appelle « punir les pauvres », on commence à voir revenir le concept de paupérisme avec derrière un nouveau concept avec les « travailleurs pauvres ». On avait des gens exclus par le monde du travail et aujourd'hui il ya des gens qui travaillent et qui sont exclus. On revient donc avec le vieux concept d'exclusion.

Cela renvoie à la manière dont on définit le problème, dont on l'appréhende. Il y a 3 étapes. La dernière étant la société qui exclu et qui produit donc l'exclusion.

Ça c'est le temps, la manière dont on définit les choses dans le temps. On a tellement cette manière de considérer ça d'ici que peut-être que la question ne se pose pas de la même manière partout. On retient 3 modes d'analyse qui se voient très différemment.

Conventionnellement, elle choisit de parler d'exclusion mais cela cache d'autres termes. La voie d'entrée choisie par l'analyse n'est pas toujours la même selon la manière dont on se situe. Le concept d'exclusion est un concept européen. Aux USA où en Amérique du Sud, on vient sur ces évolutions et en tout cas sur la voir d'approche qui domine dans ces trois régions du monde qui vont être relativement différentes. On va appréhender la question d'exclusion en Amérique latine en faisant une opposition entre centre et périphérie.

Aux USA, on raisonne plutôt sur une opposition entre le haut et le bas, tandis que chez nous c'est plutôt dedans dehors. Il y a donc 3 manières d'être exclu : centre-périphérie ; haut-bas ; dedans-dehors.

1° C'est le concept de MARGINALIDAD (marginalité) qui domine. Le fait de penser centre-périphérie, ça a tout son sens puisque la périphérie c'est la marge. Cela a un fondement historique et c'est lié au fait que les problèmes ont renvoyé à une définition spatiale. Les migrants se sont entassés dans les villes mais ça n'a pas été possible d'installer tout le monde dans les villes, donc on a développé des périphéries urbaines mais qui n'ont pas bénéficié du développement économique, le progrès urbain. Les zones étaient très précaires.

Ils se sont retrouvés dans une déléation spatiale autour des villes. Ce phénomène s'est imposé à plusieurs endroits mais en Amérique Latine entre autre ils ne bénéficient pas de l'état providence et cette situation s'oblige à créer un groupe d'entre soi, on ne se mélange pas. Cette manière de voir les choses montrent qu'il y a tout un courant de sociologues qui ont voulu rentrer dans l'analyse sociale des zones. Les sociologues ont vraiment pris la voie géographique pour entamer leurs recherches.

On va penser ce phénomène à travers son côté socioculturel. Les gens qui vivent à la marge, ils vont se retrouver dans l'entre soi et certains vont essayer d'analyser le type de société qu'ils vont former dans leur espace de déléation. La notion a moins de succès maintenant parce que c'est une notion très négative et qui ne fait pas état des ressources de l'individu. À un moment focaliser les individus à la marge et regarder la société qu'ils créent et la voir de manière négative voire dangereuse, ce qui empêche de voir les parties positives.

Le concept de MARGINALIDAD sert à mettre en avant les ressources de ces personnes par la notion d'informel par exemple. Ces gens sont en dehors de tout mais ils se débrouillent. Ils fondent des commerces, ils vendent peut-être de la

drogue. Ils sont à la marge donc leur développement est différent mais ils développent quelque chose aussi.

2° Du côté des USA, on va parler d'UNDERCLASS. Ce terme est apparu en 62 et c'est un Suédois qui a inventé ça, il s'appelle Myrdal. Il va évoquer comment à un moment donné les gens inventent des mots qui vont devenir le vocabulaire commun. C'est un économiste suédois. Il va évoquer le terme d'individu sans emploi mais surtout situés au bas de l'échelle sociale. C'est quelque chose qui colle avec l'idée américaine. On est dans une analyse haut-bas. Avant ça on parlait de Lowerclass. Avec le concept d'UNDERCLASS, ce sont des gens qui sont en bas et qui n'arrivent pas à grimper.

Ici la pensée est économique, contrairement à Marginalidad qui est une analyse des concepts sociaux. Le marché du travail par essence des inégalités, tout le monde ne peut pas être PDG d'une banque. L'UNDERCLASS est le produit d'une inégalité où les individus rêvent de gravir les échelons mais tout le monde n'y parvient pas (rêve américain). Le concept va avoir un succès qui va un peu se déplacer et ce terme va avoir un succès journalistique.

Le concept va se focaliser davantage sur les acteurs. On met l'accent sur la structure sociale et ici, le concept va être réapproprié par les journalistes. Cette idée va être assimilée à travers le modèle de ? .CE sont leurs caractéristiques intrinsèques qui vont leur permettre de grimper les échelons. On va mettre en avant le côté dangereux de cette progression.

Les journalistes se sont emparés du mot et ces gens sont devenus des gens qui ne pouvaient pas progresser. On a une progression behavioriste et comportemental. Il analysait plus la structure sociale et c'est l'individu qui va être le point d-central.

Dans les journaux, on va associer de plus en plus le concept d'UNDERCLASS à la population noire et on va en arriver à des idées racistes et à une idée morale des individus. On a donc un concept théorique qui devient un stéréotype social.

Il y a eu quelques réactions contre le développement de cette notion. Certains chercheurs ont voulu se ressaisir de ce concept en essayant d'y introduire quelque chose en parlant des exercices de ségrégation et en y intégrant des ghettos qui vont concentrer tout un ensemble de réactions sociales.

William Wilson qui va écrire « les oubliés de l'Amérique » et il va se concentrer sur les ghettos urbains, sans les juger ni analyser les individus mais il va analyser leur manière de se construire. Il y a pour lui les causes sociales, géographiques (on se rapproche de l'Amérique latine), spatiales et économiques. Sur base de cause sociale, les individus ne se trouvent plus en mesure de travailler. On se rend compte que le déclin de l'emploi a une incidence parce qu'il y a un problème au niveau de la structure du travail. Il y a de plus en plus de mère célibataire. Au

niveau spatial, il se rend compte qu'il y a eu des politiques de discrimination politique et ramenant les populations noires vers les centres urbains en laissant les plus pauvres sur les côtés. Le concept d'UNDERCLASS est une idée qui a été modifiée avec le temps. C'est un concept qui ne fait pas consensus.

En France et nous, à la suite, on ne raisonne pas sur ces bases, on raisonne sur base du concept de dedans dehors et c'est pour ça que ce concept est un mot qui renvoie bien à ce concept. Ce concept a eu de l'importance du côté français et cela vient du côté des idéologies républicaines. Ce modèle est un modèle d'intégration. Le modèle républicain d'intégration tel qu'il est pensé en France, c'est une idée de citoyenneté et de protection sociale. Être citoyen, rentre dans la culture (droit de vote,...) c'est ça qui lui permet de participer à la vie publique. Et c'est cela qui permet d'avoir des droits. Parce que les sans papiers n'ont aucun droit. Ça façonne un modèle du dedans-dehors parce que soit on est dedans soit on n'y est pas. On est citoyen ou pas,... On se base beaucoup sur le modèle français, en tout cas du côté francophone. On va voir évoluer ce modèle parce que la question s'est posée en France à travers la volonté du travailleur.

Aujourd'hui, on voit plus la question des immigrés et ses droits à participer à la vie sociale. La notion de participation sociale est importante puisque quand on n'est pas citoyen, on ne participe à rien.

(Voir article qui résume bien le cours)

### **Analyse de la pauvreté et de ses limites**

On regroupe généralement les analyses en termes de pauvreté dans 3 domaines de recherches différents. On continue à faire des indicateurs de pauvreté.

- Il ya ceux qui tente de mesurer le phénomène et décrire la stratification sociale.
- Ceux qui veulent expliquer la reproduction du phénomène de pauvreté
- Et ceux qui appréhendent la pauvreté comme un élément du système social dans son ensemble.

#### **1° la mesure de la pauvreté**

Le premier réflexe quand on parle de pauvre c'est de définir qui est pauvre. Et le 2<sup>ème</sup> réflexe est de se dire combien y a-t-il de pauvres et étudier comment ils vivent. Ça a été un point d'intérêt qui traduit les phénomènes sociaux. C'est vraiment l'idée de la mesure.

Ce type d'approche s'est planté de donner une définition substantielle de cette approche. On regarde ce phénomène et on le comptabilise. Il faut relativiser la

notion au sens où c'est une notion relative. Il n'est pas possible de définir les seuils absolus. Comment peut-on dire que certains sont pauvres et d'autres pas.

Dans ceux qui ont voulu faire une mesure statistique de la pauvreté, il y a 3 approches différentes :

- La formule monétaire : ce qui importe c'est tout la difficulté de définir les besoins de l'individu. Qu'est-ce qu'on définit comme des besoins vitaux. Le problème est de déterminer ce qu'est un besoin vital et déterminer quels paramètres on va prendre en compte pour compter les revenus.

Tout le problème de l'approche monétaire c'est qu'on doit prendre des conventions dans cette analyse et que quelque part, on va arrêter une fois pour toute le modèle des personnes. Ce sont des gens qui ont des besoins tout à fait différents. Cet individu est comme un individu rationnel qui a un système de préférence. C'est ça toute la difficulté. On veut que tous les individus aspirent à un même niveau de bien être. On calcule leurs capacités et leurs pouvoirs d'achat.

L'idée de la ménagère devient un modèle alors qu'à la base ce n'est pas un modèle social. C'est un modèle de pauvreté.

- Dans une 2<sup>ème</sup> approche, on n'est plus dans la question des revenus mais on renvoie à l'opinion de la période enquêtée. L'approche subjective compte prendre en compte la manière dont les personnes se définissent elles-mêmes. L'approche subjective, ce qui est intéressant c'est comment ces personnes se voient-elles ?

Certains ont plutôt fait leurs enquêtes comme cela. De quels revenus avez-vous besoin pour joindre les 2 bouts,... Ces questions entendent répondre à plusieurs approches. On leur demande de se comparer à d'autres. Le premier a le défaut de mettre une approche beaucoup plus subjective et le 2<sup>ème</sup> à une approche est subjective, on n'a pas d'entre 2.

- On a une 3<sup>ème</sup> approche qui ne rapproche plus cela à un manque mais plutôt d'évoquer un cumul d'handicap donc on introduit d'autres éléments que les matériels.

Towsend en 70, qui est un économiste connu, a développé le concept de déviation. Il a fait une échelle avec 12 individus qui peuvent être en état de déprivation. Les critères peuvent être multiples. C'est toujours une analyse qui se veut être une analyse chiffrée sur base d'indicateurs qui sont une objectivation d'indicateurs sociaux. L'analyse est toujours chiffrée soit par les revenus, soit par la vision subjective des personnes, l'approche par les

conditions de vie (ouvre les indicateurs à autres choses que les biens matériels) mais cela pose toujours un problème revenus par tous les chercheurs.

L'intérêt est de voir pourquoi le phénomène se reproduit-il ? Dans ce domaine on a deux courants relativement opposés :

- L'idée d'une culture de la pauvreté : c'est une interprétation culturaliste. Oscar LEWIS est un des premiers qui a développés une idée de culture. Il focalise sur un des concepts de structures. En 69, il développe la culture de la pauvreté. Il se développerait une culture particulière dans les milieux pauvres. C'est un mode de fonctionnement, un système de normes, des valeurs propres à cette culture-là.

Il ne le fait pas uniquement pour accuser, il met en avant la manière dont cette culture est une adaptation à sa propre marginalité. Ça peut avoir une raison tout à fait de subsistance. Il en arrive à dire que le fait d'appartenir à cette culture développe une personnalité particulière. Ils ont un sentiment de dépendance et d'infériorité qui se développent. Le fait de baigner dans ces cultures à des conséquences : être fataliste par exemple.

Il a travaillé dans différents lieux et pour lui tous ces traits caractéristiques se retrouvent dans les milieux pauvres. On est dans un cadre culturel qui se développe dans ces normes. C'est son hypothèse de départ. Les enfants assimilent vite les attitudes et les normes de leur milieu, ils ne sont donc pas équipés pour sortir de ce milieu.

C'est une interprétation que l'on appelle culturaliste de la reproduction de la pauvreté. C'est une forme intéressante d'analyse. C'est une analyse qui se concentre sur les individus. À ce moment-là on s'occupait des pauvres. Même encore maintenant, rares sont les études qui donnent encore la parole aux gens les plus démunis.

De plus, il développe que cette culture de pauvreté aurait aussi une fonction positive qui aurait aussi une fonction d'adaptation. Il est tout à fait essentiel d'adapter le système de fonctionnement dans l'environnement dans lequel nous sommes. Ce système a qd même des intérêts. Il ne faut pas jeter les hypothèses culturalistes.

- Renvoi davantage à des causes externes : c'est une interprétation liée aux facteurs structurels.

Ce sont plutôt des facteurs externes au milieu (contrairement au mode interne juste avant). Il dit qu'il faut peut-être voir plus largement l'organisation sociale dans son ensemble. Anthony LEEDS va développer la

thèse tout à fait inverse. Il réfute qu'il y a une logique propre à ces milieux. Il dit qu'il y a des contraintes extérieures qui pèsent sur les individus qui pèsent sur les individus et qui les empêchent de sortir de ce milieu. Il faut que cet environnement soit encore un système de contrainte. Le comportement des personnes, pour LEEDS, n'est pas du tout une cause mais plutôt une conséquence des contraintes qui pèsent sur les individus dont les facteurs extérieurs dans la société.

Leur statut inférieur est créé par eux-mêmes pour une cause qui est réglée par la plupart des individus. Ils savent aussi que sans instructions, sans pouvoirs, sans revenus, ils n'ont pas de chance d'ascension sociale. C'est un débat des années 70 qui pose bien les données du problème. Pour le dire autrement, est-ce que les pauvres sont pauvres parce qu'ils le veulent ou parce que la société les rend pauvres ?

Ces débats-là sont tout à fait d'actualité (les chômeurs aujourd'hui par exemple).

Richard Hoggart est un américain qui a écrit un livre s'appelle « la culture du pauvre ». Son livre est un livre qui se fonde sur la culture au sens plus étroit, vraiment sur les objets culturels. Il devait voir s'il y avait une subsistance de la culture populaire.

### **Les formes sociales de la pauvreté**

Il y a encore une autre manière d'analyser la pauvreté et qui la renvoie à SIMMEL qui est un sociologue du début du siècle. Jusqu'ici, on isole la pauvreté, on l'analyse en tant que telle. On essaie chez lui de voir comment la pauvreté prend place dans une société. Comment analyse-t-on un phénomène en fonction du domaine qui nous occupe sans l'isoler. On l'analyse dans les rapports avec les phénomènes sociaux.

Il ne l'a peut-être pas dit de manière aussi radicale. Son analyse est faite sur l'assistance qui est faite aux pauvres. Il a mis en avant l'analyse de cette assistance. Si on est dans un échec permanent dans le fait d'atténuer les différenciations sociales, c'est qu'on met en place un système dans la société.

SIMMEL a ouvert un peu ce type d'analyse et on l'intègre dans un phénomène social plus vaste et on regarde son utilité dans son ensemble.

On va s'arrêter à l'exclusion sociale maintenant. Le choix du terme générique d'exclusion, on revient à Lenoir qui a écrit « les exclus, un Français sur 10 ». C'est un fonctionnaire d'état et il décrit ce qu'il voit dans son boulot. Le terme n'apparaît presque pas dans son livre, c'est plutôt l'incapacité.

Il fait une typologie des inadaptés. Il opère des catégories des inadaptations. C'est quelque chose qui contribue à l'exclusion mais à l'exclusion des différents types. Il catégorise les individus qui auraient comme point commun d'être exclus. Il ne met pas forcément la pauvreté et l'exclusion sur une échelle sociale mais il l'intègre dans toute cette typologie avec les gens exclus.

Il ne rentre pas dans un déterminisme social très fort. Il dit que l'exclusion n'épargne aucune classe sociale. Il transcende la pauvreté. La pauvreté va intervenir de manière marginale comme un marqueur qui fragilise mais pas comme étant le point focal de l'analyse. On peut pour lui très bien vivre une exclusion en venant d'une catégorie sociale fragilisée.

Beaucoup de gens ont tenté de le relire et d'analyser ses propos. Dont Fassin qui dit que si on trouve une cohérence entre les catégories. Le point commun de ces catégories c'est qu'elles sont prises en charge par l'état. Lenoir fait donc toute une typologie et le point commun de ces catégories est le fait que ces gens sont pris en charge.

Lui-même doit faire un travail d'assistance. On voit d'ailleurs un peu de moralisme dans son livre. Il marque une approche par la typologie qui est une approche particulière. Il n'y a pas de déterminisme social et le critère institutionnel permet de trouver un point commun entre tous ces exemples.

Beaucoup vont dire que son livre est novateur mais que la manière dont il travaille l'exclusion est plus critiquée. Ils veulent arrêter la manière de voir l'exclusion dans son ensemble ; on va fragmenter et travailler sur des thèmes spécifiques. 4 grands thèmes vont se développer : la ville, l'école, l'emploi et la protection sociale. À partir des années 80 ; les gens ne travaillent plus sur l'ensemble des catégories d'exclusion mais sur l'une des 4.

Par exemple la ville ce sont les enfants en échec scolaire, les ghettos,...

#### **Bibliographie du cours du 2009-02-12**

##### **Supports du cours :**

FASSIN D. (1996), « Exclusion, Underclass, Marginalidad. Figures contemporaines de la pauvreté urbaine en France, aux Etats-Unis et en Amérique latine », *Revue Française de Sociologie*, vol. 37, n°1, pp. 35-75. DOC 6

PAUGAM S. (1999), « Pauvreté », *Verbo in Dictionnaire de sociologie* Le Robert, Paris, Le Seuil, pp. 388-390.

##### **Pour approfondir :**

FASSIN D. (1996), « *Marginalidad* et *marginados*. La construction de la pauvreté urbaine en Amérique latine », in. S. Paugam, *L'exclusion, l'état des savoirs*, Paris, La découverte, pp. 263-271.

PAUGAM S. (2008), « Les formes de pauvreté en Europe », *Regards croisés sur l'économie*, vol 2, n°4, pp. 8-18. (disponible sur CAIRN)

HERPIN N. (1993), « L'urban Underclass chez les sociologues américains. Exclusion sociale et pauvreté », *Revue Française de Sociologie*, vol. 34, n°3, pp. 421-439 (disponible sur Persée).

LENOIR R. (1974), *Les exclus. Un Français sur dix*, Paris, Le Seuil.

LEWIS Oscar (1965), « The culture of poverty », *Scientific America*, vol. 215, n°4, pp. 19-25.

LEWIS, Oscar (1969), "The Culture of Poverty", in D.P. Moynihan (ed.), *On Understanding Poverty: Perspectives from the Social Science*, New York, Basic Book.

SIMMEL G. (1998), *Les pauvres*, Paris, Presses Universitaires de France.

TOWNSEND P. (1988), "Deprivation", *Journal of social Policy*, vol. 16, n°2, pp. 125-146.

### Cours 3 : la désaffiliation sociale selon R. Castel

#### 1. Choix d'une approche de la question sociale

A. *La première : catégoriser*

Risques de cette perspective :

B. *La seconde : transversaliser (Castel)*

#### 2. Hypothèse de travail : la désaffiliation

Deux axes d'analyse :

A. *L'axe de l'intégration par le travail*

B. *L'axe de l'insertion dans une sociabilité socio-familiale*

#### 3. Retour historique : L'ancien régime

A. *La césure en rapport avec l'aptitude au travail :*

B. *L'assistance et la proximité sociale.*

C. *Détermination de différentes zones (Schéma)*

- AXE 1 : intégration par le travail

- AXE 2 : insertion relationnelle

- PÔLE 1 : Autonomie vs dépendance

- PÔLE 2 : Stabilité vs turbulence

- Zone d'intégration

- Zone de vulnérabilité

- Zone de désaffiliation

- Zone d'assistance

D. *implications de ce modèle*

#### 4. Le passage au XXe siècle.

A. *La naissance de l'assurance obligatoire et de la couverture sociale*

B. *Années 1970-1980 : fracture dans la zone d'intégration*

#### 5. Conclusions de Castel sur la désaffiliation

#### 6. Nouvelles perspectives : analyse de l'insécurité

A. *Perte de leadership de l'Etat-nation*

B. *Erosion des organisations collectives*

C. *Décollectivisation et individualisation*

*C. De l'insécurité sociale à l'insécurité civile*

Choix du terme générique de l'exclusion. Dans le livre de Lenoir, il impose le terme d'exclusion. Mais surtout il parle de l'handicape social. La pauvreté dans le sens des moyens financiers n'est pas une catégorie à part mais transcende toutes les catégories. Un de ces points de vue est de pointer des personnes qui souffrent d'exclusion sociale dans des catégories de personnes assez aisées. Ce qui est intéressant c'est cette typologie particulière.

C'est à la fin des années 80 qu'on donne un sens concret à l'exclusion. Dans ces années, en phase avec le développement des sciences sociales, on développe l'exclusion au sein d'axes particuliers. Notamment, la ville – l'école – l'emploi – la protection sociale. On va alors travailler de manière micro sociologique. On va observer les phénomènes de banlieue. On ne se trouve plus dans une logique de catégorisation de personne mais le problème est plutôt de problématiques sociales.

Peut-on penser un modèle social de l'exclusion ?

La vision de Lenoir et son évolution a été abandonnée car on en catégorise plus les exclus. Une critique de la catégorisation est que le fait de créer des catégories n'a pas de sens. Dans les années 80, un mouvement critique de réflexion se développe car on peut considérer que la catégorisation peut créer une appréhension dans l'approche de la matière. On voit se développer des approches qui créent un nouveau concept, celui de la fracture sociale. C'est l'idée d'une division dans la société qui est une nouvelle grille de lecture qui dépasse les grilles de lecture traditionnelles. Robert Castel va faire partie des personnes qui vont critiquer la catégorisation opérée par Lenoir.

**Serge Paugam : « L'exclusion, l'état des savoirs ».**

Il n'y a pas une notion d'exclusion qui est la bonne, il y a un conflit autour de cela.

On va appréhender l'exclusion afin de connaître la manière dont les auteurs développent leur conception scientifique par rapport à la notion.

Par ailleurs, cette notion devient autonome. C'est également une notion politique car elle sert à établir des politiques sociales dans les programmes politiques. L'exclusion sociale a également un rôle médiatique et journalistique. Chaque fois on peut voir des reportages des personnes qui meurent de froid, qui n'ont pas d'argent mais la question à se poser est la manière dont les médias développent ces idées. L'usage récréatif que l'on peut faire de l'exclusion existe aussi notamment l'idée de faire une miss exclusion. C'est bien car les idées sont positives mais l'image de la pauvreté qui est donnée n'est pas la bonne parce que ce qu'on développe c'est l'émotion. Ça renvoie à une individualisation du problème social.

Quelques auteurs ont une approche spécifique de l'exclusion :

**Robert Castel :**

Son travail est très connu et c'est un auteur contemporain. Il a les mêmes préoccupations depuis 20 ans et construit une théorisation du social au fil des années. Sa voie d'entrée dans le phénomène d'exclusion sociale est une entrée très restreinte. Son domaine d'entrée, c'est la sphère du travail. Sa perspective est historique. Il a travaillé beaucoup sur l'évolution du travail et sur le vagabondage. A travers l'analyse du travail, il va donner une grille afin de mieux comprendre le phénomène d'exclusion sociale.

Il va créer le concept de la désaffiliation sociale. Il se demande comment aborder les formes de pauvreté et d'exclusion dans la forme contemporaine. La première manière est de catégoriser les individus. Il fait le point, et se rend compte que ce n'est pas satisfaisant. Il y a des risques :

- Est-ce qu'on peut catégoriser maintenant, à l'époque contemporaine toute une série d'individus sans avoir un recul historique afin de connaître les conditions de vie etc. ?
- Castel dit qu'en plus si on commence à les catégoriser on prend le risque d'intégrer des catégories qui sont elles-mêmes créées par les institutions comme par exemple, les familles nombreuses.

Cela risque aussi de nous faire croire que certains phénomènes sont nouveaux alors que ce n'est pas forcément le cas, il s'agit simplement qu'il est actuellement visible et avant pas. Ex : le surendettement. Quand on crée un nouveau service, on trouve tout de suite des nouveaux clients. Donc pas facile de définir qui est un surendetté.

Donc pour lui la catégorisation est insatisfaisante. Son approche à lui, est de proposer une approche transversale. Tout ce qui distingue les individus on le sait mais ce qui importe c'est de savoir ce qui rejoint ces individus. Il va rechercher une transversalité au-delà des catégories établies. Son hypothèse de travail est de dire que le point commun d'une série de gens c'est d'être désaffiliés. Qu'est-ce que ces individus ont en commun ? C'est la désaffiliation.

Définition : Toutes ces personnes expriment par leur situation un mode particulier de **dissociation** du lien social.

Il faut se distancier des analyses purement économiques. On ne veut pas analyser la pauvreté comme un état de fait, pour lui ce n'est pas cela mais il veut davantage inscrire la pauvreté comme un élément qui fait partie d'un processus. C'est une théorie dynamique.

Dans ce processus, c'est la non intégration par le travail et la non intégration dans la sociabilité (rapports aux autres). La pauvreté fait donc partie du processus de désaffiliation qui a deux composantes (phrase avant). Il y a une dissociation entre ces deux axes.

Castel n'est pas un nostalgique, il n'est pas dans une idée de dire que c'était mieux avant. On est simplement dans une analyse froide de certains types d'évolution. Il fait une analyse qualitative et non pas quantitative, il utilise des données chiffrées mais son but premier n'est pas d'analyser constamment ce genre de données.

### Comment s'est formé un salariat ?

Idée de formation d'un travail libre, affranchissement par rapport au travail forcé. A la fin du M-A et au début de la révolution industrielle, le travailleur n'est pas quelqu'un de libre. Le travailleur ne s'appartient pas à lui-même. Création du salariat en tant que groupe particulier libre. Il met en avant l'importance que pourrait avoir le fait de ne pas être libre au niveau de la sécurité de l'emploi. L'affranchissement du travailleur est lié au développement de sa vulnérabilité. Il y a une organisation sociale de l'assistance. Il va regarder les profils des personnes qui bénéficient de l'assistance et va voir une ligne de partage assez importante entre le fait d'être apte ou inapte au travail. Si on est inapte au travail (personnes âgées, handicapées, enfants, veuve avec des enfants à élever etc.), on est incapable d'assumer sa propre subsistance. Dans ce cas, on est vu comme quelqu'un qui peut bénéficier de l'assistance. Elle s'organise de manière différente. Les gens ne sont pas laissés à eux-mêmes. C'est un secours qui bénéficie d'une forme d'institutionnalisation (hôpitaux etc.). Par contre si on est apte au travail alors on exclut les valides de l'assistance. Dans ce cas, on ne peut pas demander l'assistance, mendier etc.

Si ces gens ne travaillent pas, il y a une raison. Localisation difficile etc.

Il va trouver la situation des vagabonds particulières et va se demander pourquoi ils sont exclus. Comme ils étaient valides, ils ne pouvaient pas bénéficier de l'aide sociale et donc ils vont être ancrés dans la pauvreté. Il va voir qu'on leur donne des jugements moraux. On va créer une catégorie d'individus qui va être criminalisée.

L'assistance et la proximité sociale vont être importantes. On va localiser les indigents, on va faire des recensements et leur attribuer leur recours social. On va fixer l'indigent par l'assistance. Il ne va pas en bénéficier. Castel va lire cette fixation de l'assistance comme une forme de sociabilité primaire, on est donc dans un système de reconnaissance.

Pas de participation à une sociabilité reconnue, le vagabond marque en premier la figure de la désaffiliation car il n'est pas dans le travail et il n'a lien de proximité.

Sur l'axe travail, soit on a un travail soit on n'a pas de travail. Et un autre axe le traverse qui parle de l'insertion relationnelle. D'un côté, l'insertion relationnelle « parfaite » de l'autre, une fragilité et donc une insertion très limitée. Des deux côtés les plus positifs on est quelqu'un d'intégré. Si on n'a pas de travail et pas de relations sociales, on est dans la désaffiliation. Par le biais de l'assistance on va avoir des personnes intégrées socialement mais qui dans le milieu du travail ne sont pas développées, c'est le domaine de l'assistance, qui demeure un domaine fragile. Si par ailleurs, on dispose d'un travail mais on n'est pas intégré socialement, on est alors dans le domaine de la vulnérabilité.

La désaffiliation s'alimente de la zone de la vulnérabilité.

#### **Bibliographie du cours du 2009-02-19**

##### **Supports du cours :**

CASTEL R. (1991), « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation. Précarité du travail et vulnérabilité relationnelle », in J. Donzelot (dir.), *Face à l'exclusion, le modèle français*, Paris, Esprit, pp. 137-168.

##### **Pour approfondir :**

CASTEL R. (1995), *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.

FRETIGNE C. (1999), *Sociologie de l'exclusion*, Paris, L'Harmattan.

MESSU M. (1997), « L'exclusion : une catégorisation sans objet », *Genèses*, vol. 27, n°1, pp. 147-161. (Critique adressée à S. Paugam)

PAUGAM S. (dir.) (1996), *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte.

PAUGAM S. (1998), « Les formes contemporaines de la pauvreté et de l'exclusion. Le point de vue sociologique », *Genèses*, vol. 31, n°1, pp.138-159. (Réponse à M. Messu)

ROSANVALLON P. (1995), *La nouvelle question sociale. Repenser l'État-providence*, Paris, Le Seuil, Coll. Points essais.

KARSZ S. (dir.) (2000), *L'exclusion, définir pour en finir*, Paris, Dunod.

Xiberras M. (1994), *Les théories de l'exclusion*, Paris, Méridiens Klincksieck.

## Cours 4 : la disqualification sociale selon S. Paugam

### 1. Introduction

#### A. *Convergences avec R. Castel*

- '80's = arrivée des « nouvelles figures de pauvreté »
- dualité du déclin salariat / relations sociales
- refus de la catégorisation

#### B. *Principaux concepts*

Statut social – assistance – construction identitaire

#### C. *Méthodologie*

Etude des expériences vécues

### Manque première heure

Il a écrit en 2003 un petit livre sur l'insécurité sociale et sur ce qu'est être protégé. Lire le Chapitre.

Il va démontrer comment l'Etat est de moins en moins capable de protéger les individus. Il va organiser la construction européenne et créer des politiques de marchés. Il va montrer que l'augmentation de l'économie etc. va éloigner l'Etat de l'influence qu'il a sur le social.

Le leadership passe de l'Etat vers l'entreprise et l'importance du rôle de l'Etat change. On va se rendre compte que l'Etat est un frein au développement et à la compétitivité des entreprises.

Il n'y a pas de construction collective autour des gens au chômage. Dans son livre, il va dire que la solidarité est en train de se transformer en concurrence entre ego.

Il met en avant tout ce qui est toute la nouvelle culture de travail qui s'impose, la flexibilité etc.

L'analyse de Castel est de dire que le problème vient du collectif. Il dit que toutes les souffrances et les difficultés de vie au travail sont liées au fait que le collectif n'existe plus.

Cette insécurité sociale va être liée au phénomène de l'insécurité civile. On est en train d'assister à du désarroi collectif qui va se traduire pour certains pas la violence et par d'autre par une revendication de plus en plus forte de la sécurité.

## **Serge Paugam**

### **Bibliographie du cours du 2009-02-26**

#### **Supports du cours :**

CASTEL R. (2003), *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil, la république des idées. (En particulier le CH 3 « La remontée de l'incertitude »).

#### **Pour approfondir :**

BAUMAN Z. (1999), *Le Coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette (en particulier le CH sur « Loi globale et ordres locaux »).

DEJOURS Ch. (1998), *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Editions du Seuil, Points essais.

DUBET F. (1987), *La galère : Jeunes en survie*, Paris, Fayard.

MARY Ph. (2003), *Insécurité et pénalisation du social*, Bruxelles, Labor.

REA A. (1997), *La société en miettes. Epreuves et enjeux de l'exclusion*, Bruxelles, Labor.

#### **Documentaires** (disponibles à la médiathèque de LLN):

**Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés** (2005) un film de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil.

*Trois hôpitaux publics, trois consultations spécialisées. Vie quotidienne dans un hôpital public. Une psychologue et deux médecins inspecteurs du travail reçoivent des patients envoyés par leur médecin du travail. Tour à tour, un petit nombre de personnes de milieux professionnels très différents racontent leur souffrance au travail dans le cadre d'un entretien unique.*

*La sociologie est un sport de combat* (2001), un film de Pierre Carles.

*Pendant trois ans, la caméra de Pierre Carles a suivi Pierre Bourdieu dans différentes situations d'échange: conférences, interviews, débats et manifestations. Le sociologue y expose une pensée qui se déploie comme familière, proche de chacun, et toujours abordable, celle d'un intellectuel qui choisit de penser son temps, prônant l'intelligence et l'analyse comme armes fatales, comme sport de combat.*

*En réalisant un portrait respectueux et humain de Pierre Bourdieu (1930-2002), le documentariste tente de faire comprendre à travers les travaux du sociologue pourquoi il est utile de se méfier des apparences, des évidences, du sens commun, de tout ce qui est transmis par les médias, notamment la télévision. C'est également l'occasion d'aborder des thèmes comme l'aliénation au travail ou la domination que l'on subit soi-même et que l'on fait subir.*

## Plan du cours du 5 mars 2009

### Cours 4 : la disqualification sociale selon S. Paugam

#### 1. Introduction

##### A. Convergences avec R. Castel

- '80's = arrivée des « nouvelles figures de pauvreté »
- dualité du déclin salariat / relations sociales
- refus de la catégorisation

##### B. Principaux concepts

Statut social – assistance – construction identitaire □ disqualification sociale  
 Inspiration des théories interactionnistes (étiquetage, désignation, stigmatisation...).

##### C. Méthodologie

Etude des expériences vécues  
 Analyse de la « condition sociale objective » vs la « condition sociale subjective »

##### D. Conception de la disqualification

3 éléments en relation : type d'intervention/ type d'expériences vécues / types de bénéficiaires

Typologie des interventions	Types de bénéficiaires de l'action sociale	Types d'expériences vécues
A. Intervention ponctuelle	⇒ Fragiles	A.1. Fragilité intériorisée A.2. Fragilité négociée
B. Intervention régulière	⇒ Assistés	B.1. Assistance différée B.2. Assistance installée B.3. Assistance revendiquée
C. Infra-intervention	⇒ Marginaux	C.1. Marginalité conjurée C.2. Marginalité organisée

## 2. Etude des expériences vécues et des « profils » de bénéficiaires

### A. La fragilité

#### □ Fragilité intériorisée

Point de départ = moment de rupture (âge avancé)

Conséquences à divers niveaux :

- sentiment d'infériorité sociale
- vécu difficile de la relation d'assistance
- distanciation par rapport aux « profiteurs »
- maintien des tentatives d'intégration par l'emploi
- dégradation de la relation aux proches

#### □ Fragilité négociée

Public plus jeune, problèmes d'incertitudes et de régularité

Attitudes :

- Conjuraison de l'échec
- Utilisation pragmatique des services sociaux

### B. La dépendance

#### □ Caractéristiques générales :

Contractualisation de l'aide et intégration dans un statut administratif ou juridique

Début de transformation de personnalité

- réinterprétation de l'assistance
- endossement d'un rôle particulier
- recours à des rationalisations, des justifications
- création d'un lien avec les AS

#### □ Problèmes posés par cette dépendance :

Persistance d'une logique de survie

Violences symboliques (confrontation des systèmes de valeurs, acceptation d'un statut faible...)

Point de vue totalisant sur la personne

#### □ Enchaînement de trois expériences

Assistance différée

- motivation à l'emploi persistante
- résistance à l'assistance même si dépendance

Assistance installée

- affaiblissement de la motivation à l'emploi
- justifications personnelles de l'assistance
- élaboration de stratégies de relations avec le travailleur social

Assistance revendiquée

- perte de la motivation à l'emploi
- naissance de conflits avec les travailleurs sociaux (posture revendicatrice)

#### □ Le cercle vicieux de l'assistance

Naissance de la « misère morale »

Intériorisation de l'identité faible

Installation dans l'assistance

### C. La marginalité

Ressources subsidiaires (aide très ponctuelle, en nature)

Catégories les moins favorisées de la société

Phase ultime du processus

- Marginalité conjurée (conscience et crise d'identité)
- Marginalité organisée
  - reconstruction d'un cadre culturel tolérable
  - construction d'une identité positive
  - retournement du stigmaté
  - revendication de la liberté de vivre autrement
  - rupture par rapport aux valeurs communes

### 3. Conclusions

Intérêts et limites de l'approche (matériel parfois « figé »)

## Populations marginalisées le 5 mars 2009

### **Paugam**

Il revendique la théorie de l'école de Chicago. Il veut voir comment les individus sont projetés dans un statut particulier et comment ils se débrouillent et donnent sens à ce statut qui leur est attribué. Il va reprendre cette idée là, et va essayer de comprendre comment une prise en charge par les services sociaux va permettre de se construire une identité particulière. Il veut analyser le processus de construction. Il va y avoir une construction d'une identité difficile à assumer.

Etude de terrain dans les années 80.

Parmi les populations considérées comme précaires, on retrouve des personnes clientes des services sociaux. Ces personnes sont étudiées à différents stades. Il va travailler en France et va faire une enquête, constituer un échantillon représentatif.

Il va mettre en œuvre une analyse qui comprend un processus de disqualification.

Un chômage ou une inactivité de longue durée. Ce sont des gens qui ne sont pas dans l'activité d'un travail. Une mise à distance de l'emploi se fige de plus en plus qui engendre un retrait des individus de la vie sociale. Cela va avoir pour effets les crises identitaires. Problème sociaux notamment dans la vie familiale qui engendre alors une rupture et une désocialisation, sentiment d'être inutile au monde et donc processus de disqualification.

Cela est nommé de cette façon et se distingue de la désaffiliation de Castel. Ici, ça renvoie à l'idée du fait que les gens se sentent disqualifiés, ça renvoie à l'image externe qu'on donne d'eux. Il s'agit d'une précarité et cela est disqualifiant pour la personne en cause.

L'intérêt de l'ouvrage de Paugam est que l'ouvrage est répétitif mais très riche en concepts. Il explique tout ce qui se passe à un niveau très concret mais il en fait des concepts. Comme notamment l'idée de marquage identitaire, la désignation. De l'autre côté, il parle de l'identification, la stigmatisation.

Les déterminismes que Paugam met en avant sont forts et réduisent parfois la capacité des individus à résister.

Il va vouloir proposer une typologie des interventions sociales :

Trois types d'intervention :

- Les interventions ponctuelles (les fragiles – fragilité)
- Les interventions régulières (assistance, dépendance – assistés)
- L'infra intervention (marginales – marginalité)

A chacun de ces types d'intervention, il fait correspondre une expérience particulière. C'est un travail inductif. C'est au départ de l'analyse qu'il parvient à établir les typologies. Dans les différents types d'aide, il y a des interventions différentes auxquels correspond une expérience vécue. La manière dont les individus perçoivent leurs statuts va être différente en fonction des individus.

Cependant il va dire qu'on est faite à trois types de personnes : les fragiles les assistés et les marginaux. La prof n'est pas d'accord car il catégorise.

**Pour les fragiles :** minimum d'interventions sociales. Ils ne sont pas entièrement pris en charge par le social et n'intériorise pas les rôles sociaux. Ils ne se définissent pas comme des gens qui ont besoin d'une assistance. Malgré ça, quand on observe le mode de vie, on se rend compte qu'ils ont quand même recours à l'aide. Paugam dit qu'ils sont dans une période d'apprentissage de la disqualification. Il va trouver deux types d'expériences particulières : la fragilité intériorisée et la fragilité négociée. Dans toutes les expériences qu'il va traiter, il va en distinguer deux tendances. Fragilité intériorisée = c'est souvent des gens qui vivent à un moment donné une crise, c'est une crise de statut, le passage par une épreuve qui a avoir avec le déclassement social. Ex : perdre son emploi, faillite, femme divorcée d'un homme riche etc. dans certains cas de figure, milieu classe moyenne et classe aisé. On peut voir que certaines personnes s'attribuent la situation de manière positive. Ex : je perds mon emploi mais cela va me permettre de prendre soin de moi et de ma santé, ...

**Fragilité intériorisée :** sentiment de dégradation intérieure. Sentiment d'échec, d'infériorité et sensation que cet échec est visible. Il y a une intériorisation d'un handicap social et se crée une angoisse. Comme ce sont des milieux qui n'ont pas d'aides financières, ils se qualifient eux-mêmes comme des pestiférés. L'entrée dans l'assistance qui est souvent nécessaire, intervention ponctuelle, ils le vivent très mal. Elle renvoie à une infériorité difficile à supporter. La fréquentation des services sociaux est vue comme quelque chose d'épouvantable. On voit des stratégies de distanciation misent en œuvre par les personnes elles-mêmes. Ex : personne qui ne se met pas dans la file avec les autres pour ne pas montrer qu'elle fait partie du même groupe social. On retrouve aussi, la difficulté de devoir raconter sans cesse son histoire. Il faut raconter l'échec, la perte de l'emploi, ce qu'il s'est produit. Et cette injonction narrative va être vécue de manière très violente. Plus on va rentrer dans une aide sociale régulière. Il va y avoir une ambiguïté très forte au regard de cette catégorisation sociale. Il y a quand même une volonté de se réinsérer par le travail. On va trouver tous les discours sur les profiteurs, les fainéants, etc.

**Fragilité négociée :** le rapport aux services sociaux se vit comme quelque chose de pragmatique. C'est une situation temporaire et je l'accepte. On est dans une idée de prolongement de l'adolescence pour les plus jeunes. Ils ont en général une bonne connaissance des services sociaux. On va m'aider de telle et telle manière. La demande d'aide n'est pas vue comme une déchéance.

**Les assistés** : ils bénéficient de manière régulière de l'aide sociale. Ces personnes ont un handicap et doivent vivre de manière constante sur l'aide sociale. Ex : mères célibataires, personnes handicapées. Ces personnes sont prises dans une aide sociale plus contraignante, l'aide sociale est contractualisée le plus souvent. On demande à l'individu de s'engager. Un lien va se créer avec les travailleurs sociaux. On est plutôt dans une logique de relation particulière avec le travailleur social contrairement au cas des fragiles. Ex : cette personne est vue comme un confident selon les témoignages.

**Assistance Différée :**

**Assistance installée :**

**Assistance revendiquée :**

### **Schéma de l'assistance par Paugam**

Plus on passe de l'assistance différée à l'assistance revendiquée, plus la motivation au travail existante faiblit, plus la dépendance aux assistants sociaux augmente, il n'y a aucune relation avec l'AS pour la différée, élaborée pour l'installée et importante pour la revendiquée.

**Les marginaux** : parfois il va y avoir de un glissement de l'assistance à la marginalité mais parfois il va y avoir des personnes qui ont toujours été dans la marginalité. Ce sont des personnes qui sont en dehors de l'aide sociale. Ils ne sont pas au point de rupture, ils vivent à la marge, ils sont marginaux et se débrouillent. Ils ont souvent des revenus aléatoires. C'est dans cette catégorie là que la question de la créativité est souvent la plus forte. On met en avant le fait que ces personnes mobilisent des défenses personnelles pour lutter contre la déchéance.

**Marginalité conjurée** : certaines de ces personnes, à certains moments vivaient un accrochage social. Ils seraient prêts à revenir à un système d'assistance.

**Marginalité organisée** : ils sont en plein dedans et ne veulent pas sortir de cette vie qui est la leur. On trouve aussi des personnes qui démontrent une imperméabilité aux valeurs sociales habituelles, comme avoir une voiture, j'en ai besoin, pas besoin de travailler etc.

#### **Support du cours:**

PAUGAM S. (1991), *La disqualification sociale. Essai sur la nouvelle pauvreté*. Paris, Presses universitaires de France.

#### **Pour approfondir :**

EHRENBERG A. (1991), *Le culte de la performance*, Paris, Calman-Levy.

GARFINKEL H. (1956), « Conditions of successful Degradation ceremonies », *The American Journal of Sociology*, Vol. 61, No. 5, pp. 420-424. (Placé sur I-Campus)

GOFFMAN E. (1975), *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, les Editions de minuit.

*Cours du 12/03/2009*

Film : Misère en borinage

*Cours du 19/03/2009*

### **Plan du cours du 19 mars 2009**

## **Cours 6 : Lutte des places et sentiment de honte – Vincent De Gaulejac**

### **1. Introduction à « la lutte des places » : qui a tué Eric Schmitt ?**

#### **2. Construction du concept de « lutte des places »**

- A. 1<sup>ère</sup> démarche de VDG □ Modélisation le phénomène général d'exclusion sociale, nommée la « désinsertion » sociale
- B. 2<sup>ème</sup> démarche de VDG □ Analyser le processus de désinsertion à travers les histoires individuelles des personnes : méthode du récit de vie
  - Caractéristiques de la méthode
  - Intérêt de la méthode
  - Question de recherche : « Comment s'articulent les effets des structures sociales et les stratégies individuelles des acteurs ? »
- C. 3<sup>ème</sup> démarche de VDG □ Renversement dans l'appréhension du rôle de l'Etat = « donner les moyens de retrouver sa place »
- D. 4<sup>ème</sup> démarche de VDG □ Analyse du paradoxe qui émerge des constats de terrain dans le domaine des interventions institutionnelles: elles créent l'exclusion ou ne font que la gérer

#### **3. Modélisation de la désinsertion sociale**

- A. *Des facteurs d'ordre économique*
  - Premier volet : la question des ressources et de la consommation (cfr le thème actuel du « pouvoir d'achat »)
    - ▣ Pauvreté absolue
    - ▣ Pauvreté relative (J. Baudrillard et la consommation)
  - Second volet : la question de l'identité sociale
- B. *Des facteurs relatifs aux liens sociaux*
  - Le lien social se manifeste sous deux formes : mécanique (horizontal) et organique (vertical)
  - Le lien social tire sa force des représentations collectives communes (renvoie au symbolique – point suivant)
- C. *Des facteurs d'ordre symbolique*
  - Deux dimensions du lien symbolique:
    - ▣ Le système de normes.
    - ▣ Les représentations collectives

#### **4. Les formes d'exclusion et de désinsertion sociale (retrouvées dans les récits)**

DIMENSIONS	Economique	Relationnel	Symbolique
------------	------------	-------------	------------

Formes d'intégration	Travail	Ressources	Groupe primaire	Groupes intermédiaires	Norme et valeurs	Représentations (utilité sociale)
Pauvreté et précarité	+	-	+	+	+	+ ou -
Chômeur de longue durée	-	+ ou -	-	+	+	-
Relégation	-	-	+	-	+	-
Désinsertion	-	-	-	-	-	-
Minorité d'origine étrangère	+	+	+	+ ou -	+	-

## V. DE GAULEJAC

Névrose (psycho) de classe (socio). Il va ouvrir une approche psychosociologique. Il s'est illustré par l'ouvrage de la névrose de classe. Ouvrage de 1994 qui se nomme la lutte des classes. En 1996, il écrit un autre ouvrage qui s'appelle les sources de la honte.

Il trouve des indices particuliers qui peuvent donner un sens à des situations extrêmes. Il va creuser l'histoire d'un monsieur Eric Smith. Il suit une trajectoire bizarre et troublante. Il a 51 ans et au niveau social il avait plutôt bien réussi au départ. Il devient chef d'entreprise. Il se crée un statut social mais fait faillite. Il relance une autre entreprise mais fait de nouveau faillite. Il se trouve surendetté et change de trajectoire de vie. Il va au chômage et retourne chez ses parents. Il a été tué par un policier. L'auteur va dire que c'est un fou dangereux et c'était de la responsabilité de l'Etat de l'éliminer. Une deuxième hypothèse est de mettre en avant la société et de dire que c'est la société qui est coupable car c'est elle qui rejette les gens.

L'acte d'Eric Smith est l'expression de la lutte des classes. Violence que DE GAULEJAC va analyser dans son ouvrage : pression économique, pression sociale, pression symbolique, pression psychologique.

L'acte d'Eric est donc perçu de plusieurs manières et c'est l'expression de la lutte des **places**. C'est l'expression d'une révolte contre l'ordre social. Besoin de mise en scène de la souffrance personnelle. Relation entre le social et l'individuel.

Processus de désinsertion : ce n'est pas l'individu qui se retire. On est dans une époque où les exclus sont laissés pour compte, idée d'inutilité au monde.

En sociologie on peut travailler sur des trajectoires individuelles de personne. Ca va plus loin qu'un simple entretien, on va chercher le récit complexe qui s'étale sur une succession des étapes de la vie. Cette démarche est importante. Il ne veut pas considérer la désinsertion comme une étape de fait mais comme un processus.

Comment s'articule les structures sociales avec les situations individuelles.

Il n'est pas forcément apprécié d'ailleurs en France dans le milieu sociologique parce qu'il transcende les différents modèles sociologiques.

Dans son ouvrage on trouve des stratégies de défense des acteurs, comment ils vont réagir aux différentes situations.

On va évaluer le vrai besoin, pas le superflu.

La sociologie permet de comprendre pourquoi dans les classes sociales défavorisées on a les plus belles voitures ?

Il est considéré comme une priorité par autrui.

Tableau dans lequel il classe des trajectoires particulières qu'il a rencontré. Voir cours.

### **Bibliographie du cours du 03 19 2009**

#### **Support du cours:**

DE GAULEJAC V. & LEONETTI T. (1994), *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer.

DE GAULEJAC V. (1996), *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer.

#### **Pour approfondir :**

BAUDRILLARD J. (1970), *La société de consommation : ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard.

DE GAULEJAC V. (2004), « La honte. Entre le social et le psychique », *Actualités psychiatriques*, vol. 21, n°1-2.

DE GAULEJAC V. (1997), « Clinical sociology and life histories », *International sociology*, vol. 12, pp. 175-190.

DE GAULEJAC V. (1991), *Le coût de l'excellence*, Paris, Seuil.

DE GAULEJAC V. (1987), *La névrose de classe*, Paris, Hommes et groupes.

GOFFMAN E. (1975), *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, les Editions de minuit.

JAMOULLE P. (2002), *La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risques*, Bruxelles, De Boeck.

JAMOULLE P. (2005), *Des hommes sur le fil : la construction de l'identité masculine en milieux précaires*, Paris, La Découverte.

KOKOREFF M. (2003), *La force des quartiers : de la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot.

VIMONT J-Cl. (2009), « La honte sociale et l'historien », *Histoire@politique, Politique, Culture, Société*, n°7, pp. 1-12.

### **Plan du cours du 27 mars 2009**

**Cours 7 : Une application:  
l'analyse des émeutes urbaines**

**A. LA LECTURE DE S. BEAUD ET M. PIALOUX (France, 2002)**

**Introduction**

*A. Objet*

□ Analyse d'une émeute urbaine à Montbéliard en 2000.

*B. Question de recherche*

□ Comment l'évolution du contexte socio-économique contribue-t-elle à construire la « personnalité sociale » des jeunes des cités et comment comprendre dès lors l'expression de leur agressivité?

**1. Quelques mots sur les événements**

**2. Perspective de B & P : « aller au-delà »**

*A. Dépasser le simple « contextuel » mais ancrer les structures dans la construction de la personnalité*

*B. Se distancer des approches (sous) culturalistes*

*C. Opposition à l'idée de « fin du travail » (J. Rifkin).*

**3. Critique du discours « sécuritaire »**

*A. Opposition à la réification des groupes et des sous-groupes*

*B. Opposition à une perspective essentiellement « écologique »*

*C. Caractère multidimensionnel de l'émeute urbaine*

[26/03/2009]

En 1996, « les sources de la honte », composante du vécu de la précarité. L'intérêt du concept de honte est qu'il est entre l'intime et le social. La honte est un sentiment qui naît du regard d'autrui. Il peut avoir des effets importants sur la personnalité, joue sur la manière dont l'individu se voit. Toutes les personnes qui sont désinsérées sont des personnes dont leur milieu de vie les place au premier rang de l'humiliation. La multiplication d'expérience honteuse devient structurelle chez l'individu. Comment on se structure en étend au 1<sup>er</sup> rang de l'humiliation sera la question de base du livre de Gaulejac. Il travaille au regard des différents aspects de la honte. De manière épars, il rassemble les idées qu'il a eu sur le sentiment. Il divise son ouvrage en 6 parties. Première partie, il évoque les récits de la vie, deuxièmement il construira le concept de violence humiliante en montrant que certains éléments de cette violence amènent l'individu à sa vulnérabilité. Troisièmement, il se demande comment les gens se réapproprient le sentiment de honte pour en faire quelque chose de créatif. Quatrièmement, il analyse donc différents auteurs et comment ces personnes célèbres ont intériorisé voir sublimer la honte (Freud, Sartre, ...). Cinquièmement, il va faire une analyse de l'intériorisation. Sixièmement, il analyse les réactivités possibles des individus, en général en rapport avec le sentiment de honte.

➔ Dans la relation professionnelle, ce sentiment sera à travailler car positionnera l'individu dans identité complexe.

Remarques : Anne Ernaux : auteur qui écrit sur la honte « les armoires vides », « la honte ».

Il est important de parler de l'exclusion sans associer directement à la délinquance mais la marginalité et la déviance ont avoir ensemble.

### **Analyse : Les émeutes urbaines**

La marginalité cause la déviance. C'est une causalité simpliste. Il faut faire attention de ne pas tomber dans le déterminisme.

- S. Beaud et M. Pialoux : ils ne sont pas criminologues, ne travaillent pas sur la déviance. Ce sont des sociologues du travail. Ils réfléchissent à la déviance par la modification et la restructuration du travail.
- A. Réa : critique des perspectives de Beaux et Pialoux en disant qu'il faudrait faire une analyse politique et institutionnelle. Il expliquera pourquoi en Belgique il n'y a pas eu d'émeutes (>< France) en se basant sur l'organisation du pouvoir public.

### **Beaud et Pialoux**

Ce sont des sociologues de terrain et ils travaillent depuis des années sur la transformation du travail. Ils ont beaucoup travaillé sur l'industrie automobile et notamment sur les modifications du travail à la chaîne. En 2000, près d'une usine dans les ZUP (zone à urbaniser en priorité), une émeute urbaine éclate. Ils vont voir dans les journaux toute sorte d'explication sur de ces émeutes. Eux trouvent que l'analyse du sens commun est différente de la leur. Ils vont vouloir donner une interprétation selon une perspective historique en se focalisant sur les modifications du travail. Ils veulent ainsi dire qu'une émeute qui surgit à un moment X, ne doit pas nécessairement s'analyser à un moment X mais à travers l'histoire.

Ils sont aussi interpellés car ils voient des jeunes travailleurs participer. N'y a-t-il pas quelque chose qui conduit à construire une identité sociale dans lequel le sentiment s'exprime dans l'émeute.

Ils se sont dis qu'ils allaient donner une interprétation à travers les récits des parties prenantes.

Ce type d'émeute et l'intervention policière ainsi que les contre réactions suivi d'une envie de revalorisation du quartier est classique.

Ils critiquent les analyses des émeutes urbaines car elles font l'impasse du ressort économique. La variable du travail est constitutive de la personnalité sociale. On doit analyser cette question économique et sociale comme composante des émeutes. La structure économique est au cœur des émeutes.

Au niveau purement du travail, il y a une transformation dans ces usines ce qui peut expliquer des conflits générationnels. On voit augmenter le travail, le stress, les maladies professionnelles. Dans ces usines, il y a une augmentation des intérimaires (payés à la journée). Il est difficile de se construire un avenir si on ne sait pas si le lendemain on aura toujours un travail.

Ces deux auteurs font une critique forte des politiques sécuritaires car le problème ne vient pas de la déviance mais de l'insécurité personnelle. Comment alors comprendre que se construit dans ce contexte la personnalité sociale qui conduit à une certaine violence.

Un point important de cette personnalité sociale, il y a quelque chose d'important dans la manière dont on se construit. C'est la manière dont on se projette dans l'avenir et qui renvoie au possible.

Ils prônent l'égalité des chances mais comment pouvoir se projeter dans cette société où il y a une volonté d'égaliser les chances, lorsqu'on est dans un environnement où il y a une fermeture des possibles.

Ils veulent aussi se détacher des approches culturalistes. C'est l'organisation sociale qui structure la personnalité qui permet la projection, les possibles. Et s'ils sont fermés, alors les individus se referment et deviennent violents.

J. Rifkin « la fin du travail » où il part d'un constat similaire à celui de Beaux et Pialoux.

- De – en – de boulot
- Le travail ne sera plus un élément central qui structure le social. >< Non, selon B et P, c'est le travail qui structure le social parce que le travail continue à exercer une place importante même si cela est de – en – selon Rifkin.

Donc B et P veulent inscrire l'institutionnel, refusent le culturalisme et maintiennent le point important du travail.

Réaction :

- Critique du discours sécuritaire
- Analyse la manière dont on voit les émeutes.

Le discours public et celui du sens commun instaure des groupes et notamment à travers une représentation pénale du social c'est-à-dire trouver des coupables. Or selon B et P ce n'est pas l'enjeu de différencier les passifs et les meneurs/suiveurs (actifs).

Ils constatent que ce n'est pas si simple que figer des catégories est facile pour agir mais ne rend pas compte du phénomène.

On est toujours dans la catégorisation car elle permet l'action.

### **Bibliographie du cours du 03 26 2009**

Pour approfondir : (Fin cours De Gaulejac) :

ERNAUX A. (1974), *Les Armoires vides*, Paris, Folio-Gallimard.

ERNAUX A. (1983), *La Place*, Paris, Folio-Gallimard.

ERNAUX A. (1997), *La Honte*, Paris, Folio-Gallimard.

### **Support du cours:**

BEAUD S. & PIALOUX M. (2002), « Sur la genèse sociale des "émeutes urbaines" », *Sociétés contemporaines*, n°45-46, pp. 215-243. (Placé sur I-Campus).

REA A. (2006), « Les émeutes urbaines : causes institutionnelles et absence de reconnaissance », *Déviance et Société*, vol. 30, n°4, pp. 463-475. (Placé sur I-Campus).

Pour approfondir :

BEAUD S. & PIALOUX M. (2003), *Violences urbaines, violences sociales. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard.

CASTEL R. (1998), « La fin du travail, un mythe démobilisateur », *Le Monde Diplomatique* (Edition imprimée), septembre, pp. 24-25. (Placé sur I-Campus)

MEDA D. (2008), « Travail : la fin du travail ? », Paris, Encyclopédie Universalis. (Placé sur I-Campus).

RIKKIN J. (1997), *La fin du travail*, Paris, la Découverte.

## **B. LA LECTURE DE A. REA (Belgique, 2006)**

(Critique du déterminisme social de B & P, leur perspective = comportementaliste - passage à l'acte)

### **Introduction**

- Différence des modes d'explication des émeutes en France (Dubet, Lapeyronie, Beaud et Pialoux) et en Belgique (Bastenier, Martiniello etc.).
- Occultation française des effets des structures politiques et institutionnelles.

□ Hypothèse centrale : La question se pose à travers le lien entre la définition de *l'appartenance étatique* et le *déni de reconnaissance* des groupes stigmatisés.

### **1. Elargir le cadre d'analyse**

- L'interprétation de la discrimination raciale est trop « interactionnelle »
- Analyse proposée : focus sur l'organisation des structures sociales, des institutions et des « idées » (politique) françaises.

### **2. Structure des opportunités politiques**

= Prendre la société politique et institutionnelle comme objet d'étude *et non plus les caractéristiques des émeutiers*

▣ Ouverture à deux orientations analytiques

#### *A. Approche de la mobilisation des ressources*

Ex : Kokoreff, Jamouille.

#### *B. Structure des opportunités politiques*

4 dimensions (Mc Adam, 1996) :

- l'ouverture et la fermeture du système politico-institutionnel ;
- la stabilité ou non des alignements politiques ;
- la présence ou l'absence d'alliés parmi les élites politiques ;
- la propension de l'Etat à réprimer les contestations.

Contexte français :

- accès restreint au système politique ;
- les autorités étatiques conservent l'exclusivité de l'agir politique ;
- grande fermeture du système politique ;
- lorsqu'il y a des manifestations, peu de recherche à négocier avec les organisateurs légitimes de ces mouvements ;
- le soutien des élites ( intellectuelles et autres) est peu développé.

EX : Dualisation du recrutement dans les forces de l'ordre et la sécurité privée

### **3. Racisme, racialisation et déni de reconnaissance.**

▣ Inscription du racisme au cœur de l'Etat.

*A. Le déni de reconnaissance*

*B. La restriction des espaces de négociation (+ rôle ambigu des médias cf. « cérémonies publiques de dégradation » Garfinkel).*

### **4. Des émeutes à la pacification urbaine : le modèle belge**

En Belgique, la discrimination raciale et la ségrégation spatiale existent.

MAIS : 4 explications institutionnelles et politiques peuvent expliquer qu'il n'y a pas eu d'émeutes en 2005.

*A. Stabilité politique.*

*B. Recul des pratiques discriminatoires de la police (Importance des Bourgmestres).*

*C. Relation entre les politiques urbaines et les politiques de l'emploi.*

*D. Changements de la représentation politique en Belgique*

### **Conclusion**

[Cours du 2 avril 2009]

B et P ont pointé le fait que l'époque où se sont produites les émeutes était une période de relance du travail et donc on ne peut forcément dire que c'est le travail qui a causé les émeutes. C'est plutôt le passé des jeunes qui a engendré les émeutes.

### **Rapport au travail des jeunes**

Chute du taux de chômage, relance de l'offre de l'emploi, moins de sélection de la main d'œuvre. On accepte donc tout le monde. Il y a du travail pour les gens sans diplôme. Quand on se penche sur la période qui précède alors c'est beaucoup plus gris. On analyse beaucoup plus dans l'ouvrage.

### **« Jeunes des quartiers sensibles ».**

Ils se rendent compte par des analyse statistiques qu'il y a 30 à 40% de chômage dans les jeunes de – de 30 ans et il y a des sélections de travail extrêmes. En 2008, on était à 8.75 brut de l'heure. Développement d'une inutilité sociale. Ce n'est pas un rejet de valeur mais une volonté d'intégration frustrée. Ce que B et P se rendent compte aussi est que cela va avoir

pour effet de maintenir ces jeunes de plus en plus longtemps dans le foyer familial. Au sein des familles il y a donc un conflit social également. Ce sera un conflit intergénérationnel. Les pères n'ont pas toujours la possibilité de comprendre la situation dans laquelle se trouvent leurs fils. Se crée alors une dynamique conflictuelle. Le début des années 90 marque la fin des efforts scolaires. On n'est pas non plus dans une analyse angélique. Ils montrent comment toutes ces conditions amènent à une violence réelle.

### **Conséquence du plein emploi**

On va de nouveau tomber dans le plein emploi mais ça va être un travail précaire. Quand l'industrie automobile va recruter, il y aura 40% d'emploi et de travail intérimaire. Cela va donc intéresser les jeunes parce qu'ils ont besoin d'argent. Ils vont donc prendre ces emplois et vont se retrouver dans les entreprises avec leurs pères. Et donc les conflits intergénérationnels vont perdurer. A un certain âge ils n'assument plus la cadence et donc ils sont à des postes à une pénibilité moins forte. Les jeunes, eux, vont être placés dans des postes à pénibilité plus forte. On se retrouve avec ce conflit au niveau de l'entreprise ou au nouveau du conflit d'entreprise et donc ils se retrouvent dans une situation décalée.

Les jeunes sont un laboratoire des changements du travail parce qu'ils sont dans des villes précaires et dépendent du travail. Il y a une forte dépendance au travail.

Tout ça va développer une déception qui va développer de l'agressivité. Il va y avoir des conflits sociaux et ils vont se battre. On n'est pas dans des conflits politiques ou dans des conflits structurés comme les conflits syndicaux. Indépendamment des problèmes du travail, le générationnel cause des conflits. La barrière sociale s'est reculée dans l'entreprise.

La consommation ostentatoire est une manière de contrer la situation misérable qui est la leur. Cela va produire uniquement les idées que chacun pense que ceux là volent, trafiquent pour pouvoir avoir ce genre de biens. Pourtant uniquement, ils font ça pour donner une autre image d'eux.

Production d'un mal être qui s'exprime envers les autres mais également envers soi. Cela va donc engendrer des suicides chez ces jeunes. Il ne faut pas sécuriser les quartiers. Ce qu'il faut c'est stabiliser et sécuriser les jeunes dans le milieu du travail.

### **Rea**

On a eu très peur en Belgique, dans les émeutes de 2005. Peur de contamination et de contagion. Explication ethnique : la variable de l'ethnicité est à prendre en compte. Elle sera systématiquement évacuée des variables françaises. La notion d'intégration et la notion de communauté n'est pas pensée de la même manière dans les différents pays. Il pointe cet élément et les approches françaises tentent d'occulter les structures politiques françaises. La question qu'il se pose est que pour lui il y a un rapport pour le déni de reconnaissance qui renvoie à tout le rapport que les jeunes ont à l'appartenance étatique.

Ouverture à la mobilisation des ressources qu'ont les jeunes :

Le foyer d'habitation est déstructuré.

Il va analyser et ouvrir l'importance sur les opportunités politiques. Il veut dire par là : comment est ce que les personnes peuvent se projeter par rapport au monde politique. Réa se demande comment le politique qui structure l'Etat a une implication sur les jeunes. Mac Adam dit qu'il y a des structures politiques qui offrent des opportunités à certains mais pas à d'autres. Est-ce que les institutions sont ouvertes ou fermées ?

Réa va donc parler de racisme institutionnel et de déni de reconnaissance. Il évoque l'idée qu'il y aurait une racialisation, une division du social.

BEAUD S. & PIALOUX M. (2002), « Sur la genèse sociale des "émeutes urbaines" », *Sociétés contemporaines*, n°45-46, pp. 215-243. (Placé sur I-Campus).

REA A. (2006), « Les émeutes urbaines : causes institutionnelles et absence de reconnaissance », *Déviance et Société*, vol. 30, n°4, pp. 463-475. (Placé sur I-Campus).

Pour approfondir :

BASTENIER A. (1991), "La violence urbaine des minorités ethniques", *Revue Nouvelle*, XCIII, n°7-8, pp. 2-12.

BEAUD S. & PIALOUX M. (1999), *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard.

JAMOULLE P. (2002), *La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risques*, Bruxelles, De Boeck.

KOKOREFF M. (2003), *La force des quartiers : de la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot.

KOKOREFF M. (2005), « La banalisation raciale. A propos du racisme anti-blanc », *Mouvements*, n°41, pp. 127-135. (Placé sur I-Campus).

KOKOREFF M. (2006), « Les émeutiers de l'injustice », *Mouvements*, n°44, pp. 13-25. (Placé sur I-Campus).

KOKOREFF M. (2007), « Du stigmatisme au ghetto. De la difficulté à nommer les quartiers », *Informations sociales*, vol. 5, n°141, pp. 86-95. (Placé sur I-Campus).

KOKOREFF M. et OSGANIAN P. (rec) (2006), « Pourquoi mettent-ils le feu ? Des acteurs de terrain racontent », *Mouvements*, n°44, pp. 45-57. (Placé sur I-Campus)

LAPEYRONNIE D. (2006), « Révolte primitive dans les banlieues françaises. Essai sur les émeutes de l'automne 2005 », *Déviance et Société*, vol. 30, n°4, pp. 431-448. (Placé sur I-Campus)

LAGRANGE H. (2008), « Emeutes, ségrégation urbaine et aliénation politique », *Revue française de sciences politique*, vol. 58, n°3, pp. 377-401.

(Une analyse en termes « spatiaux » (ségrégation urbaine), analyse non approfondie au cours mais qui complète bien ce que nous avons vu). (Placé sur I-Campus).

MARTINIELLO M. et SIMON P. (2005), « Les enjeux de la catégorisation. Rapports de domination et lutte autour de la représentation dans les sociétés post-migratoires », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 21, n°2, pp. 7-18. (Placé sur I-Campus)

SICOT F. (2007), « Les émeutes de novembre 2005 : luttes de la jeunesse pour la reconnaissance », *Empan*, vol. 3, n°67, pp. 13-18. (Placé sur I-Campus)